

Tout à coup, elle sursauta. Une main froide comme le marbre s'était posée sur son épaule. Levant la tête, elle vit que Mme Darlon se tenait devant elle, toute droite, aussi impassible que toujours, aussi calme, encore que quelque chose en elle fit songer aux âmes qui expient dans l'au-delà les fautes d'ici-bas.

—Tu n'iras pas, dit-elle durement.

Jean lui-même fut impressionné et de son accent et de son attitude. Quant à Françoise, elle en était saisie. Elle ne me voyait pas encore bien ce qu'elle ferait. Mais, plus que jamais, elle sentait qu'un mystérieux et terrible danger la menaçait.

Cependant, au fur et à mesure que l'industriel relisait la prose de Maurice Durand, ses traits se durcissaient, son front se barrait d'une ride profonde. Par pitié pour Françoise, il s'abstint de formuler son opinion. Mais quand elle lui demanda, habituée déjà à se laisser diriger par lui :

—Que ferai-je ?

Il répondit sans hésiter :

—Ton devoir : tu répondras à l'appel de ton père.

C'était le conseil qu'attendait Françoise, celui qu'elle souhaitait, car, dominant tout autre sentiment, une grande pitié se levait en elle pour ce pauvre père dont des circonstances inexpliquées l'avaient séparée. Au surplus, ne fallait-il pas qu'elle allât plaider sa cause, dissiper les préventions que semblait avoir Maurice Durand contre les industriels!!!

Pendant que Jean et Françoise réfléchissaient, entrecoupant de longs silences par de brèves paroles, Mme Darlon avait glissé hors du salon comme un fantôme.

Or, ce soir-là, la bonne humeur, la franche gaieté de Joachim ne purent

rien pour dissiper l'atmosphère pesante et chargée d'inquiétude qui régnait dans la vieille maison.

Mme Jacquette s'était enfermée dans sa chambre. Elle resta longtemps dans une immobilité complète ; elle souffrait ! Dans le vide de sa pensée, des images tragiques passaient et repassaient qui la faisaient tressaillir ; puis, dressée et frémissante :

—Non ! Cela ne sera pas ! Cela ne peut pas être !

Quiconque l'eût vue en aurait eu pitié.

Tout à coup une notion plus vivante, plus concrète encore du danger la mit debout. Il fallait agir et agir sans retard. Cette nécessité de l'action lui était à peine apparue, qu'elle s'imposait, devenait pressante : il importait, il était indispensable qu'elle vit Maurice Durand. Mais arriverait-elle à se joindre au Fort ?... Comment n'avait-elle pas pensé plus tôt qu'elle devait faire cette démarche ? Que c'était sa seule planche de salut !!! Comment ?

Cette tentative ! Mais c'était un peu d'espoir ; un rayon, un pâle rayon dans la nuit. Ses yeux secs se mouillèrent, une prière lui vint aux lèvres :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! Descendrai-je dans la tombe sans que vous m'ayez pardonnée !!! Oh ! venez à mon aide.

Et sa détresse s'adoucissait. Comme le noyé s'accroche à l'épave, elle s'accrochait à l'espoir.

—Oh ! oui, se disait-elle, je vais y aller, j'y vais... J'y vais. Peut-être ! Qui sait ! Oui ! peut-être réussirai-je !

Et d'une main qui tremblait d'émotion et d'axairement, elle feuilletait l'indicateur des chemins de fer.